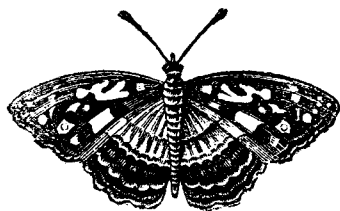


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; M^le Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.



LE PAPIERON,

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

PÉROLINE.

ESQUISSE MILITAIRE.

Péroline est un brin de fille magnifique. Péroline a les yeux noirs comme l'ébène et les dents blanches comme l'albâtre. Péroline poserait devant Delacroix, ou notre ami Decaisne, tant elle est belle créature! Sa marche est légère, hardie. Qu'on l'aperçoive de face, de profil, en avant, en arrière, elle est toujours étourdissante. Péroline est une fille d'amour et un ange de beauté. MM. les officiers de toute arme la regardent tous en passant; d'aucuns même lui sourient (ceux qui bravent les notes de l'inspection). C'est à qui l'aura. Et, quand vient la nuit, la bourgeoisie se met sur les rangs avec la garnison. Péroline aime tout le monde, partant personne... Personne! C'est trop; car elle raffolle d'un jeune élève-fourrier de dragons. Il est beau et plus encore mauvais sujet. Il ne paye jamais, le fourrier, et bat souvent. Adorable! Il trouve qu'on le trahit, l'enfant! bien qu'on se tue de lui redire que cela n'est point trahir. A vingt ans le cerveau brûle et le vice a encore son reste d'honnêteté, tout fourrier qu'on soit. A cet âge d'illusions on est jaloux de sa maîtresse, n'importe où on l'a prise, fût-ce aux Célestins. Le soir, on l'y cherche, on ne la trouve point... Alors on s'enivre: c'est de rigueur. Bientôt, ce sont des mots, des menaces, des coups, des cris,

la garde, une prompte retraite, un plus prompt retour, un et puis deux raccommodemens.. C'est peu pour un fourrier, mais l'heure de rentrer va sonner, et le service avant tout: c'est triste, mais c'est cela.

Le devoir (chaque position sociale a les siens), le devoir appelle à son tour Péroline à Vaise, après la quatrième pièce de M. Scribe offerte au public: un capitaine, aussi de Dragons, même régiment; attend vers la onzième heure la jolie bayadère de carrefour sur le seuil de son couloir. On pratique assez généralement, par respect pour les mœurs, des couloirs dans les logemens de MM. les officiers. La blanchisseuse, la gantière, la revendeuse, voire même au besoin la sage-femme et les petits soupers du café d'Apollon, tout cela enfile le couloir en catimini, sans scandale. Le voisin en chuchote bien un peu; il en rit dans sa barbe; mais il a une jeune femme, le voisin, une jeune femme et de plus un sous-lieutenant logé chez lui!.. Du diable, s'il enfile le couloir, par exemple, celui-là pour rentrer chez ses hôtes.

Bref, Péroline est chez son capitaine, aussi celui de son fourrier, entre onze heures, onze heures cinq minutes (les cinq minutes de grâce), à moins toutefois que la quatrième pièce de M. Scribe n'ait été trop longue, ou que le cigare havannais d'un dandy-voyageur, cigare combiné avec un colloque de genre.. et cætera, n'ait fait croquer au pauvre capitaine un

plus sévère marmot. Alors ça peut nous mener à minuit moins un quart. Péroline a soupé, ou n'a pas soupé, c'est égal : l'estomac est complaisant comme toute la personne, et le Champagne apéritif. Il pétille, l'œil aussi. Le Champagne des capitaines est traître aux fourriers qui rarement en boivent et n'en font plus jamais boire, depuis que MM. de l'intendance, dont les caves en sont pleines, règlent tout avec les fournisseurs qui, Dieu merci !...

L'insensible, la froide Péroline, sous l'influence de l'Air qui la trouble, s'anime, s'échauffe... C'est la bacchante qui délire. Casque en tête, crinière flottante, verre en main, elle défie au combat son chevalier qui, tout rubicond qu'il est à la moustache, tout ardoisé qu'il est de nature ou d'emprunt au sommet de la tête, ou sur les temporaux, ramasse fièrement le gant, le ramasse encore et s'endort. Péroline aussi.

Tu ne dors pas, toi, gentil fourrier, heureux d'avoir trompé ton argus et son contr'appel mis en défaut tous deux par le mannequin qui sommeillant à ta place sur ton étroite couchette en fer, fait mine en se tenant coï sous ton foulard des Indes, comme tu l'appelles, de répondre : présent pour toi. Tour ravissant ! Espièglerie digne des gentils Pages de la belle Marguerite de Navarre. Tu ne dors pas ! de ton pied léger, de ta jambe alerte dégagés des entraves qui les obsèdent le jour, tu franchis de nuit, travesti en jeune étudiant, libre comme l'air, les quais silencieux, à la lueur vacillante des pâtes réverbères et à travers les *Qui vive* réitérés des fantassins auxquels gaîment et sans morgue tu réponds : *ami* ! Comme à un jour de bataille, de victoire, de conquêtes... de conquêtes ! Hélas ! Péroline, l'infidèle Péroline n'a point répondu à ton signal trois fois répété. Ton cœur qui palpait de joie, bondit de fureur... Où vas-tu, malheureux?... C'est la Saône... C'est la mort... Ah ! dans un mois le printemps, dans cinq semaines la guerre peut-être et dans six la France redevenue France ! Tiens, vois-tu ces rideaux rouges qu'éclaire encor ce quinquet suspendu à cet aigle toujours vivant que l'artisan et le soldat saluent à leur premier et dernier verre?... Entre là, fourrier, entre ; on te fera crédit sur ta bonne mine...

On buvait, on trinquait encore. Il but, il trinqua. Et la maîtresse du logis, jeune, belle, fraîche et gaie comme M^{me} Grégoire, obligeante comme elle, en le voyant si pâle, si beau s'inspira de Béranger. . . .

Cinq heures allaient sonner aux Terreaux, et avec elles la fanfare du réveil au quartier de Vaise : il faut partir, se séparer et rentrer. Un dernier adieu. L'appel se fait. Après le passage du matin la distribution... Des bons à signer... C'est le capitaine qui signe... chez le capitaine ! Il dormait, le brave capitaine, dans les bras de Péroline qui rêvait ailleurs.

— Entrez, (dit-il machinalement au fourrier qui

frappe.) — Mon capi... Péroline ! — Hein ! que voulez-vous ? (Il allait ajouter : drôle, mais il se retint.) — Rien, mon capitaine. — Hein?... Quoi ? (S'écrie Péroline les yeux à moitié ouverts, puis les ouvrant tout grands de leur stupéfaction elle pousse un cri) : Gustave !... — Gustave !.. Vous vous connaissez donc ! (reprit le capitaine). Et il sautait à bas du lit, puis mettait ses bas et passait son caleçon. — Moi ! je ne l'ai jamais vu. — A son tour le fourrier se retint. — C'est différent, dit le capitaine à Péroline, prenant son pantalon à la Lasalle, puis lisant à mi-voix :

« Bon pour trois cent vingt-quatre rations complètes » de fourrages. Ce 20 février 1835.

» *Le Capitaine-commandant.* »

Il signa.

— C'est bien fourrier. Allez. — Mon capitaine n'a rien à m'ordonner ? — Non. — Il suffit, mon capitaine. — Hum !.. (grommela l'ancien.) Et à peine l'autre était-il parti : — Ce fourrier est bien impertinent (fit la Péroline.) — Hum !.. (grommela de rechef le vieux daim, faisant une bien drôle de mine... Elle était bien ressemblante la mine, je vous jure.) — Jaloux ! quand je te dis que je ne le connais pas. — Je te connais bien, moi !

Bref, pour adieu il lui donna le portrait monnoyé de son souverain légitime ou non... C'est égal... Il valait vingt francs... C'est un peu cher, n'est-ce pas ?

A. de L.

UNE VIE D'ARTISTE.

Dans un salon élégamment décoré, mais avec simplicité et bon goût, assis en face l'un de l'autre près du feu qui se mourait en jetant une lueur blafarde et découpée, une dame et un jeune homme examinaient, l'un une charmante esquisse d'Achille Dévéria, figure délicieuse au grand jour, mais effacée en entier par l'ombre anguleuse de la cheminée, l'autre un dessin de broderie dont on ne devinait pas un feston à la demi-obscurité de l'appartement ; — ou bien, pour parler sans périphrases, la conversation déperissait d'une manière effrayante entre Madamie *** et son jeune protégé.

On était aux dernières veillées de décembre ; une pluie fine et glacée sifflait contre les vitres qui suintaient au dedans. Ce silence de quelques minutes, à peine interrompu par le frottement d'un pied désœuvré sur le parquet, menaçait de se prolonger indéfiniment, lorsque Madame *** poursuivant une pensée errante sur ses lèvres, et passant sa blanche main sur son front, comme pour y démêler les corollaires d'un argument bien aiguë, dit à demi-voix et en articulant à peine :

— Votre raisonnement manque de justesse, car, ou la bonne foi existe, ou elle n'existe pas : dans le

premier cas ma cause est gagnée ; dans le second, vous ne devez pas vous en targuer au détriment de tous.

Ici , un jet de flamme bleue éclaira une petite moue de satisfaction sur le joli visage de Madame ***.

— Oh ! je vous en prie , madame , par d'arguties grammaticales... J'ai fait comme un autre ma rhétorique , et je pourrais au besoin noyer la discussion dans un déluge de dilemmes absurdes avec leurs prémisses et leurs conclusions , auxquels il ne manquerait rien selon *Leclerc* ; selon les règles du bon sens , je ne dis pas...

Les deux sièges se rapprochèrent.

— Je vais m'expliquer plus clairement , madame , puisque je n'ai pas été compris. Je n'ai pas nié la bonne foi d'une manière absolue ; j'ai dit seulement que c'était une règle-axiôme bien établie à laquelle dérogeait une si grande quantité d'exceptions, qu'il en restait juste ce qu'il faut pour que l'axiôme ne faillit pas. Maintenant que la question est nettement posée, nous sortirons , s'il vous plaît , de cette logique de rhéteur et de mathématicien.

Une main blanche et effilée s'engagea par distraction dans les mains du jeune homme.

— Oh ! pour en venir à ce découragement et à ce scepticisme qui dévore une à une toutes nos croyances, si vous saviez par quels chemins la raison humaine m'a conduit moi , si jeune encore ! moi tout pétri de belles illusions décevantes... Si vous saviez que de démentis donnés à cette ame poétique et impressionnable... Ironie ! Rêver et chercher la poésie dans un monde froidement prosaïque et bassement positif, c'est chercher la pensée dans les entrailles bleuâtres d'un corps rongé par les vers ! Ainsi j'ai tout perdu : illusions , rêves de gloire et de jeunesse , poésie, amour , tout enfin ! j'ai bâti sur le sable ;... j'ai semé sur le roc ;... j'ai effeuillé ma vie et l'ai jetée au vent...

Ma vie si belle à dix-huit ans !

Ceux à qui j'ai demandé le pourquoi de cette destinée de déception, de cette contradiction du monde poétique et du monde réel, de ce démenti donné à Dieu et à l'ame, m'ont ri au nez en m'appelant visionnaire...

Aux uns, chamarrés de rubans et de croix, demi-dieux farouches de l'empire, les pieds et la tête dans les lauriers, sillonnés d'ans et de cicatrices, j'ai parlé gloire, hauts-faits... ils m'ont tourné le dos en se plaignant d'un passe-droit, de quelques poignées d'argent jetées çà et là à leur préjudice !

A d'autres, tribuns populaires encore tout étourdis et froissés des acclamations et des étreintes de la multitude, j'ai fait sonner bien haut les mots : vertus civiques, désintéressement...

Le mois suivant ils étaient aux enchères.

Au poète j'ai parlé d'art et de génie : il m'a ri au nez.

Au journaliste, de bonne foi et de patrie : il m'a ri au nez.

Au moins, dans cette lutte meurtrière de l'ame et du corps, de la sublimité de la pensée aux prises avec le plus ignoble matérialisme, lutte dans laquelle on succombé les premières, quelque chose a surnagé, quelques lambeaux pendent encore, défigurés il est vrai, mais reconnaissables... Je puis regarder les hommes en face, car je suis sans souillure, car il me reste l'estime de moi-même.

Mais Auguste, ils l'ont tué, ame et corps !

— Auguste...

— C'est une histoire bien triste, madame, une histoire à faire blasphémer Dieu !

Le jeune homme prit son front dans ses deux mains, puis fixant sur Madame *** un regard sombre et perçant, il commença ainsi, d'une voix tremblante et pleine de larmes.

(La suite à un prochain Numéro.)

La Vie et la Mort Du Ramier.

De la colombe aux bois c'est le ramier fidèle ;
S'il vole sans repos, c'est qu'il vole auprès d'elle.
Il ne peut s'appuyer qu'au nid de ses amours,
Car des ailes de feu l'y réchauffent toujours !

Laissez battre et brûler deux cœurs si bien ensemble.
Leur vie est un fil d'or qu'un nœud secret assemble ;
Il traverse le monde et ce qu'il fait souffrir :
Ne le déliez pas... Vous les feriez mourir !

Ils ne veulent à deux qu'un peu d'air, un peu d'ombre ;
Une place au ruisseau qui rafraîchit le cœur ;
Seul, entre ciel et terre, un nid suave et sombre,
Pour s'entraider à vivre ou cacher leur bonheur !

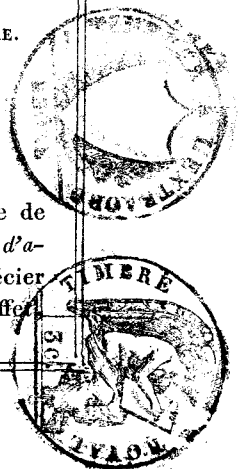
Quand vous ne verrez plus passer, par ce rivage,
Cette blanche moitié de la colombe aux bois,
N'allez pas croire, au moins, que l'un d'eux soit volage ;
Bien qu'ils aiment tous deux, ils n'aiment qu'une fois !

Laissez-vous entraîner sur leurs traces perdues,
Vers le nid, doux sépulcre alors silencieux ;
Et vous y trouverez quatre ailes étendues,
Sur deux cœurs mal éteints, rallumés dans les cieux !

Marceline VALMORE.

CHRONIQUES LYONNAISES.

Un nouvel appel a été fait à la philanthropie de nos concitoyens pour la multiplication des *Salles d'asile*, établissemens dont chaque jour fait apprécier davantage le mérite. Aucun secours ne peut, en effet,



être employé plus utilement pour la classe indigente, puisqu'il tend à inculquer, de bonne heure, à l'enfance pauvre le goût du travail et les principes conservateurs de toute société. Espérons que la charité lyonnaise saura comprendre et réaliser un but aussi avantageux pour tous.

— Quel est l'amateur de spectacle qui pourrait jeudi être sourd à l'appel de Prudent. Trois pièces nouvelles, et, surtout, trois pièces d'un genre différent, car Prudent sait, en homme d'esprit, que la monotonie tue le plaisir même. *Les Vieux Péchés*, vaudeville fort original du théâtre du Gymnase; *l'Art de ne pas monter sa garde*, art qui, quoique peu de circonstance aujourd'hui, sera une excellente leçon d'avenir pour les bons bourgeois qui redoutent les inconvénients de tout genre qu'entraîne ce que les mauvais plaisants appellent le *patrouillotisme*; et enfin, *la Machine Infernale*, drame, dans lequel est retracé l'attentat du 3 nivôse, qui faillit terminer, rue St-Nicaise, la carrière si étonnante de Napoléon. On commencera par la reprise du *Retour du Soldat*, vaudeville agréable, dont le bénéficiaire lui-même est l'auteur. A jeudi donc, messieurs, et surtout mesdames, à jeudi, aux Célestins, car il n'y a pas de bonne fête quand vous n'y êtes pas.

— Tout n'est pas rose au bal masqué. Dans celui qui a eu lieu dimanche soir, ou plutôt lundi matin, au Grand-Théâtre, un fort élégant domino a tout à coup demandé des bonbons à un spectateur placé à ses côtés; celui-ci s'étant excusé sur ce qu'il n'avait pas dans ses poches ce genre de douceurs presque aussi familier aux dames que l'autre, le domino a insisté, et a demandé à s'assurer de la vérité par une visite domiciliaire... dans les poches de son voisin. Le voisin s'est prêté avec toute la grâce désirable à cette exploration galante, et le domino, convaincu de la vérité, s'est bientôt perdu dans la foule en s'excusant de son importunité.

Un quart d'heure après, le voisin a voulu prendre un verre de punch, et il s'est aperçu, qu'en ayant l'air de chercher des bonbons dans ses poches, le domino y avait trouvé et enlevé une petite somme d'environ vingt-cinq francs. Avis aux amateurs de bonbons et de dominos!

— Après une représentation du *Dieu et la Bayadère*, à Bruxelles, le roi Léopold a fait complimenter M^{lle} Ambroisine sur le talent qu'elle déploie dans le rôle de Zoloë, rôle où elle obtiendra partout le plus éclatant succès. Nous avons été à même d'apprécier la grâce indicible qui caractérise notre ex-première danseuse et nous voyons avec plaisir qu'elle soit aimée et applaudie à Bruxelles comme elle l'était à Lyon. Sirant a eu aussi sa bonne part d'applaudissements dans le rôle de Brama. On ajoute qu'après avoir vu danser M^{lle} Ambroisine le roi a donné gain de cause à la danse qu'il était question de supprimer pour

l'année prochaine, et que pour cela une allocation particulière sera ajoutée, par S. M., à la subvention ordinaire, reconnue insuffisante pour la conservation des trois genres. Il faut convenir que, grâce, à la vérité, à M^{lle} Ambroisine, les Bruxellois seront bien plus heureux que les Lyonnais.

— On annonce pour dimanche prochain, 5 mars, un grand Concert vocal et instrumental, donné à midi, dans la salle de la Bourse, par M. Georges Hainl, premier violoncelle-solo du Grand-Théâtre. Le mérite de cet artiste, qui a obtenu le premier prix au Conservatoire de musique, est assez connu à Lyon, pour nous dispenser de tout éloge, et nous garantir une matinée agréable. Nous ferons connaître dans notre prochain numéro le programme de ce Concert, qui ne peut manquer d'attirer un nombreux auditoire.

— M. de Cardelli, professeur, vient de mettre sous presse une nouvelle édition de la *Grammaire italienne*, qu'il publia en 1829, et dont le succès le plus unanime constata alors le mérite. Cette édition, revue, corrigée et augmentée, renfermera tous les principes d'enseignement qui ont valu à l'auteur une si juste réputation, et sera classée d'après la méthode adoptée par lui, méthode qui, perfectionnée encore, lui permet d'enseigner complètement l'italien en 40 leçons seulement. L'excellence de la méthode et de la grammaire de M. de Cardelli a été assez bien appréciée, à Lyon, pendant dix années de professorat, pour que nous nous croyions dispensés de tout éloge; mais nous pensons rendre service à ceux qui désirent apprendre l'italien, en leur annonçant la nouvelle Grammaire de M. de Cardelli, qui paraîtra dans le courant de mars prochain, et que l'on trouvera chez l'auteur, rue Longue, n. 2, ainsi que chez les principaux libraires de notre ville.



Bulletin des Modes.

Les coiffures sont très-simples cet hiver. Il faut s'attacher aux bouquets dans les touffes de devant, aux couronnes rondes, et aux bijoux.

Les bouquets et les éventails continuent d'être de rigueur pour les soirées.

Une jolie robe est en crêpe doublé de satin dans toute son étendue. Le corsage est montant, plat, et boutonné devant par une rangée droite de boutons. Les manches sont longues et doublées. On revoit des marabouts sur les chapeaux.

Charade.

Au mont Viso naît mon premier;
De l'Aragon vient mon dernier;
Bon appétit pour mou entier.